

## Fernand Hallyn (1945-2009)

Le 11 juillet 2009 Fernand Hallyn est décédé à l'âge de 63 ans, des suites d'un cancer héroïquement combattu pendant cinq années. Nous avons perdu à la fois un mentor et un ami. L'Université a perdu deux excellents chercheurs en la personne d'un seul homme. Fernand Hallyn passait avec brio de la théorie littéraire et l'histoire de la littérature à l'histoire des sciences et l'histoire des idées.

Né à Bruges, le 20 septembre 1945, Fernand a étudié la philologie romane à l'université de Gand, pendant les houleuses années soixante. Après ses études, il a officié un temps comme professeur à l'école normale de Courtrai. Sa carrière y fut brève car à l'époque le service militaire fut obligatoire. Mais comme chez Erasme ou Montaigne, un goût certain pour l'enseignement et la ferme conviction que l'instruction dûment prodiguée importait lui sont restés. Ses responsabilités au sein du programme axé sur la formation des enseignants du français et ses plaidoyers répétés pour l'intégration de l'histoire des sciences au sein de la formation universitaire en témoignent.

En 1970, après son service militaire, Fernand Hallyn a réintégré l'Université de Gand grâce à celui qu'il considéra toute sa vie comme son maître : le très charismatique Roger Dragonetti, l'auteur de *Dante pèlerin de la Sainte Face* et d'*Un fantôme dans le kiosque*, consacré à Mallarmé. En 1974, Roger Dragonetti fut invité par Jean Starobinski et ses collègues à rejoindre l'Université de Genève, pour y devenir professeur de la littérature du Moyen Age et Fernand soutenait son doctorat sur les formes métaphoriques dans la poésie baroque. Dans le colloque sur les « silves », un des derniers colloques auxquels il a participé, dans ses plus récentes publications sur la dissimulation en l'âge classique, Fernand citait encore *Le Mirage des Sources. L'Art du faux dans le roman médiéval* (Paris, Seuil, 1987) ainsi que l'article que Dragonetti avait consacré à la rhétorique de Quintilien. La thèse de Fernand, *Formes métaphoriques dans la poésie lyrique de l'âge baroque en France*, fut publiée en 1975 chez Droz à Genève et à partir de ce moment Fernand gravit sûrement et rapidement toutes les étapes de la carrière universitaire. Les responsables de l'université d'Anvers, qui venait d'être créée, avaient eux aussi repéré le talent de Fernand et l'embauchèrent aussitôt. Aussi Fernand enseigna-t-il à temps plein la littérature française à l'université de Gand, tout en assurant des cours de rhétorique et de littérature à l'université d'Anvers, où il fut le collègue de Maurice Delcroix, avec lequel il publia une introduction à la méthodologie en littérature, *Méthodes de Textes* (Bruxelles, Duculot, 1995), qui fit date.

Car tout en publiant sur la poésie baroque, Fernand avait développé un sérieux penchant pour les débats méthodologiques et pour la théorie littéraire. Ses *Paradigmes dans les études littéraires* (Gand, 1979) furent un premier coup de semonce : Fernand voulait se débarrasser de ces habitudes impressionnistes et gratuites dont s'était parée la critique littéraire et universitaire de l'époque. Fernand exigea plus de sérieux et se fit aussi le champion de l'interdisciplinarité : il s'intéressa non seulement à l'histoire de l'art - il publia alors son fulgurant texte sur les *Ambassadeurs* d'Hans Holbein et se passionna dès ce moment pour les anamorphoses et la *mise en abyme* – mais aussi à l'histoire des sciences. Il publia sa première étude – sur le *Somnium* de Kepler – en ce domaine dans l'importante revue *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, dont il intégra le comité de rédaction quelques années plus tard.

La plupart des articles qu'il rédigea à cette époque furent rassemblés dans *Le sens des formes* (Genève, Droz, 1994). Fernand y multiplie les analyses littéraires les plus fines, les commentaires les plus perspicaces et les exposés théoriques les plus pointus. Les articles qu'il consacra au prologue de *Gargantua*, à l'ironie dans *Le Songe* de Du Bellay, au paysages anthropomorphiques peints par Arcimboldo, à la métaphore du « livre de la nature » dans les essais de Nicolas de Cuse sont autant d'illustrations du savoir-faire et de la méthode de Fernand. En croisant sa profonde connaissance de l'histoire littéraire avec les plus récentes théories linguistiques et philosophiques, avec la psychanalyse et l'histoire culturelle, Fernand Hallyn tentait de renouveler la lecture de textes classiques et de chefs d'œuvre canonisés. Pendant les derniers mois de sa vie, il a continué à travailler à une conférence sur Arcimboldo, pour un colloque organisé à Paris, lors d'une exposition prestigieuse, ainsi qu'à un livre sur le sens des métaphores – axé la métaphore des « colonnes d'Hercule » surtout-, dans lequel il dialoguait avec Hans Blumenberg, dont il admirait les travaux depuis longtemps.

Quant l'article sur le *Somnium* de Kepler, Fernand l'a repris et l'a retravaillé pour en faire le dernier chapitre de son livre ; *La Structure poétique du monde* (Paris, Seuil, 1987), publié dans la célèbre collection « Des Travaux ». Traduit en anglais (*The Poetic Structure of the World*, New York, Zone Books, 1990), ce grand livre lança la carrière internationale de Fernand. Il fut un temps professeur invité à Princeton où il occupa la chaire *Whitney J. Oates Fellow of the Humanities*.

Dépassant l'histoire des idées classique – que Fernand identifia aux travaux d'Alexandre Koyré – et la foucauldienne archéologie du savoir, Fernand voulait développer une poétique de la science, appliquée à deux géants de l'histoire des sciences : Copernic et Kepler. Par cette poétique il espérait faire entrevoir le parcours sinueux des hypothèses scientifiques. Aussi l'analyse de la métaphore, de l'analogie, etc. devait-elle permettre de comprendre les origines et les développements du raisonnement scientifique. « Décrire la proposition copernicienne en termes de *métaphore* dans ses aspects mathématiques, de *métonymie* dans ses implications optiques, et de *synecdoque* dans son innovation physique », voilà le programme qu'annonçait l'auteur de la *Structure poétique du monde* (p.30).

Comme Copernic et Kepler considéraient l'univers comme la création du divin poète, Fernand décelait sous leur poétique, « la structure poétique du monde ». Il ne concevait pas la relation entre littérature et science en termes spatiaux ou causaux. Dans l'histoire des sciences, son point de départ furent les stratégies discursives des scientifiques. Fernand était un grand lecteur, passionné par les références croisées, à l'affût de ces « présupposés intertextuels » que partageaient l'art de la Renaissance et l'astronomie copernicienne. Son ultime objectif, son leitmotiv fut bien celui-ci : la science appartenait à la Renaissance.

Il est important de souligner que Fernand n'a jamais négligé les textes, les sources primaires. S'il était fasciné par la théorie littéraire et la philosophie, « l'art pour l'art » ne fut pas son fort. Ses travaux sont d'abord des commentaires interprétatifs des textes des plus grands penseurs du passé. Il estimait que l'étude des textes de la Renaissance qui vise à comprendre ces textes et à les saisir dans leur sens originel fut essentielle pour comprendre notre époque. Aussi aima-t-il se pencher attentivement sur ces textes : Il a traduit et édité *Sidereus Nuncius* (1610) de Galilée (*Galilée: Le messenger des étoiles*, Paris, Seuil, 1992), il a organisé un colloque sur un manuscrit perdu de Descartes – dont il a publié les actes : *Les Olympiques de Descartes*, Geneva, Droz, 1995. L'introduction qu'il composa pour sa traduction du *Sidereus Nuncius* fut le complément aux études qu'il avait consacrées à Copernic et Kepler. Il y

examine l'utilisation que Galilée fait des métaphores et souligne que l'analogie lui sembla « le complément conceptuel de la lunette » (p. 96).

Fernand revint constamment à ses chers Galilée, Kepler et Descartes. La plupart de ces articles, parmi lesquels « La troisième loi de Kepler et la psychologie de la découverte » de 1993, furent rassemblés dans *Les structures rhétoriques de la science* (Paris, Seuil, 2004). Fernand ne se limita pas seulement à l'étude de la rhétorique scientifique classique, à l'étude des moyens mobilisés par le scientifique pour convaincre ses pairs, il visa « la rhétorique profonde », c.-à-d. les rouages de la science même à l'œuvre, la fabrique même des représentations. De son étude sur la poétique de Kepler à son analyse rhétorique de Sadi Carnot, dans tous ses articles, Fernand souligne que l'objet de sa recherche concerne l'émergence et la formulation des problèmes scientifiques. Cet aspect essentiel de la créativité scientifique fut très longtemps négligé, même par les approches logiques ou psychologiques les plus récentes. Les dernières années Fernand avait élargie le champ d'application de cette méthode, conçue pour les textes de la Renaissance, aux travaux scientifiques plus récents comme ceux de James Clerk Maxwell sur la thermodynamique.

Depuis les années 90, Fernand s'était impliqué de plus en plus dans les structures universitaires pour donner une plus grande assise locale, nationale et internationale à l'histoire des sciences. Outre ses fonctions au sein de l'université de Gand, ses cours en tant que professeur de littérature française, ses fonctions de président du département de Français et de membre et président de la commission « langue et littérature » du Conseil pour la Recherche Scientifique de la communauté flamande (FWO – Vlaanderen), il trouva le temps de promouvoir l'histoire des sciences en tant que membre et président du Comité National de Logique, d'Histoire et de Philosophie des Sciences. Il siégea aussi, alors que la revue s'appela encore *Gewina*, dans le conseil scientifique de *Studium*. Il a soutenu avec enthousiasme la création de la European Society for History of Science et participa au premier conseil scientifique de la Société en 2003. En 2005, il fut élu comme membre correspondant de l'Académie Internationale d'Histoire des Sciences.

Pendant toutes ces années, Fernand a dirigé avec générosité et gentillesse de nombreuses thèses de doctorat sur l'histoire des sciences à la Renaissance et à l'âge classique. Ces travaux sur Buffon, sur les annotations que fit Gemma Frisius dans le *De Revolutionibus* de Copernic, sur Galilée, Montaigne, Calvin et Racine sont révélateurs de la curiosité et des compétences de Fernand. Aussi a-t-il fondé avec sa collègue, l'historienne Hilde De Ridder-Symoens, en 2003, un Centre pour l'histoire de la Science, établi à l'université de Gand même.

En juin 2004, juste avant de partir pour un séminaire, consacré au rôle des humanités dans la science en Europe, organisé par William Shea à l'*Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti* à Venise, Fernand a convoqué ses collaborateurs les plus proches pour leur annoncer son cancer. Il n'a pas pu se rendre à Venise cette année-là, mais sa maladie ne signifia pas la fin de sa vie intellectuelle. Pendant des années, il a vaillamment combattu « l'intrus ». Entre les séjours à l'hôpital et les visites aux médecins Fernand trouva le temps et l'énergie pour écrire, participer à des colloques, composer des textes et publier deux livres. En 2006 a paru *Descartes : dissimulation et ironie* (Genève, Droz). Fernand y confronta la prudence de son cher Balthasar Gracian à l'herméneutique du discours cartésien, distinguant deux types d'ironie, cette figure de style qui non seulement permet d'exprimer les hétérodoxies les plus hardies mais augmente aussi parfois le texte d'un sens ignoré de l'auteur même. Deux années plus tard, son ami Frank Lestringant accueillit la biographie intellectuelle de Gemma Frisius, *Gemma Frisius, arpenteur de la terre et du ciel*, par Fernand dans la collection qu'il dirige

aux éditions Champion. Fernand y montre la cohérence interne qui sous-tend l'œuvre de celui qui fut à la fois un grand cosmographe et spécialiste éminent de l'astronomie copernicienne.

A la fin de sa vie, lors d'un dîner entre amis, Fernand commenta les biographies des grands humanistes, qu'il admira tant : il compta les années de leurs existences et constata avec tristesse et humour que souvent ils s'étaient éteints vers la soixantaine. Sa générosité discrète, son élégance intellectuelle et morale, ceux qui l'ont côtoyé, ceux qui ont fréquenté ses écrits, ceux qui l'ont écouté, ne l'oublieront pas de si tôt.

Sven Dupré - Alexander Roose (Université de Gand)